

## De la compétence linguistique à la compétence communicative

Il s'agira — dans le cadre de ce travail — d'évaluer la notion de compétence communicative au regard d'une perspective que nous poserons nettement comme inter-disciplinaire.

L'enseignement des langues vise à donner une compétence à un sujet apprenant. Nous tenterons ici d'identifier celle qui est en jeu. Avec les théories de l'apprentissage, nous voyons que la question de l'objet de l'apprentissage reste posée et qu'il nous faut renégocier le concept de langage. Même si elle n'apparaît pas clairement en didactique des langues, la nécessité de définir les composantes du langage est implicite dans la discussion que nous pouvons observer sur les compétences linguistique et communicative.

### 0. Du concept de compétence

Le concept de **compétence** — terme courant de la langue française — dont les convocations successives en psychologie, en linguistique, en pragmatique, en sémiotique, en didactique etc., sont difficilement dénommables, mériterait peut-être qu'on le resitue dans le contexte qui l'a vu naître, dans la mesure où les nombreux emprunts, extensions, redéfinitions dont il fait l'objet peuvent précisément participer à une première « exploration » de ce concept.

Nous voudrions ici citer quelques « disciplines »<sup>1</sup> dans lesquelles ce concept est opérateur, à savoir qu'il peut être à la base même d'une théorie (comme en grammaire générative par exemple) nous réservant - pour la suite - de revenir à la **compétence linguistique** pour évoquer au fur et à mesure les diverses compétences qui participent de la **compétence de communication**. Quel que soit le domaine théorique ou le champ d'application et peut-être tout particulièrement en didactique des langues, si l'on s'intéresse à la problématique de la compétence, on ne peut aujourd'hui se satisfaire du seul domaine de la linguistique. On se doit de se tourner vers d'autres disciplines, telles l'ethnographie de la communication, la sociologie, la pragmatique ou encore la sémiotique.

Rappelons tout d'abord, que le concept de **compétence** introduit en linguistique par N. Chomsky (dans le cadre spécifique de la grammaire

---

<sup>1</sup> On l'aura compris, il s'agit de montrer que ce terme ou concept de compétence peut renvoyer à des fonctionnements très divers.

généralisatrice) — et qui remonte épistémologiquement à la psychologie des « facultés » du XVII<sup>e</sup> siècle — s'oppose à celui de **performance**.<sup>2</sup> Cette opposition concerne la différence entre les connaissances qu'un locuteur-auditeur idéal a de sa langue et l'actualisation de ces connaissances dans la production d'énoncés lors de la communication. Cette distinction est cruciale, car elle a permis à la linguistique de définir son objet : un système de règles (phonologiques, syntaxiques, sémantiques) intériorisées par le sujet parlant.

A partir de Benveniste, mais dès lors dans le dépassement du structuralisme, la réflexion linguistique est recentrée sur l'**activité** du sujet, les facteurs (le verbal et non verbal) qui la contrôlent et la rendent possible. On s'intéresse dès lors — notamment en pragmatique — aux différentes compétences en jeu dans une situation de communication : c'est précisément — à titre d'exemple — l'objet d'étude de C. Kerbrat-Orecchioni dans son ouvrage *L'Implicite*<sup>3</sup> dans lequel l'auteur consacre une grande partie aux « Compétences des sujets parlants », proposant de distinguer — outre la compétence linguistique — une compétence « encyclopédique », une compétence logique et une compétence rhétorico-pragmatique.

Pour prendre un tout autre exemple, le concept de compétence est aussi à la base de la sémiotique greimassienne.<sup>4</sup> Pour la sémiotique, par rapport à la performance (on retrouve ici l'opposition compétence vs performance) qui est un faire producteur d'énoncés, la compétence est un savoir-faire, elle est ce « quelque chose » qui rend possible le faire. D'autre part, ce « savoir-faire » est lui-même séparable du faire sur lequel il porte : s'il existe un savoir-faire pour « manipuler » des règles de la grammaire, il en existe un autre qui manipule, par exemple, les règles de la politesse.

Autrement dit, pour la sémiotique, la compétence linguistique n'est pas une chose en soi, mais un cas particulier d'un phénomène beaucoup plus large; elle

<sup>2</sup> Chomsky a en quelque sorte assimilé à la distinction de la langue et de la parole (opposition saussurienne sur laquelle nous reviendrons) une autre opposition : celle de compétence vs performance linguistique. Ainsi, tout comme la langue est le seul objet de la linguistique, la compétence décrite par le linguiste est la grammaire de cette langue.

<sup>3</sup> C. Kerbrat-Orecchioni, *L'implicite* (A. Colin, 1986), chapitre 4, pp. 161–298.

<sup>4</sup> Sémiotique connue aussi sous l'appellation de « Sémiotique de l'école de Paris », de tradition européenne, dont l'origine épistémologique est linguistique (Saussure, Hjelmslev), philosophique (en particulier la phénoménologie de Merleau-Ponty), anthropologique (à partir des travaux de Lévi-Strauss), s'inspirant d'autre part des travaux des folkloristes russes (V. Propp), différente de la sémiotique dite américaine développée dans la lignée de Pierce.

fait partie de ce fait de la problématique de l'action humaine et constitue le sujet comme actant. Mais revenons à la compétence dans le cadre de la linguistique.

1. Le langage pour la linguistique dite générale :  
la notion de compétence linguistique.

En linguistique va se trouver historiquement privilégiée l'étude du fait de langue et retardée, différée celle du fait de parole. Bien qu'épistémologiquement nécessaire — il fallait bien commencer par quelque chose de précis et cesser de parler de tout en même temps — ce décalage a eu un effet pervers qui perdure : en linguistique, on a tendance à en appeler au fait de parole pour tous les phénomènes difficiles.

En didactique des langues, sous la pression de la linguistique générale, une pression qui fut très forte à l'époque des méthodes structurales (audio-orales et audio-visuelles), va se voir privilégiée l'acquisition des structures linguistiques, de la grammaire. La façon de concevoir la progression dans ces méthodes illustre clairement cette influence et ce n'est pas un hasard si l'approche communicative<sup>5</sup> aujourd'hui souligne le caractère parcellaire, réducteur d'un apprentissage centré sur la seule compétence linguistique.

Mais que faut-il comprendre au juste par compétence linguistique ? Si nous entendons le concept saussurien de langue comme système de signes, le « contenu » de cette compétence serait d'ordre paradigmatique. Au contraire, Chomsky — que nous avons évoqué — insiste dans sa formulation de la compétence, sur l'aptitude à produire et à comprendre un nombre infini d'énoncés, c'est-à-dire sur l'aspect syntaxique. Bien sûr, ce découpage en deux points de vue — que nous proposons — est quelque peu artificiel, mais nous permet cependant de mieux caractériser le contenu. L'insistance de Chomsky sur le fait que la compétence consiste à produire « un nombre infini d'énoncés » nous paraît excessive, cependant, l'apport novateur de Chomsky nous paraît être la perspective « dynamique » du concept de langue resté trop statique

Pour être nécessaire, cette compétence n'en est pas pour autant suffisante et la possession de la logique grammaticale du système ne donne pas les règles d'usage

---

<sup>5</sup> On pourra lire à ce sujet l'article d'E. Constanzo qui propose d'une part de faire le point sur ce que l'Approche Communicative (AC) est devenue en contexte scolaire, et d'en mesurer d'autre part les implications, à savoir que l'AC a contribué à améliorer la réflexion sur la complexité de la communication, et doit s'ouvrir de ce fait à d'autres savoirs et à d'autres approches méthodologiques : « L'approche communicative en classe de langue : Que reste-t-il de nos amours ? », in *Études de Linguistique Appliquée*, Didier Érudition, n° spécial, oct-déc 1995: pp. 99-115.

de cette logique en situation concrète de communication. L'approfondissement de la notion *compétence linguistique* comprise comme *compétence grammaticale* révèle la difficulté à laquelle ne peuvent manquer de se heurter et le linguiste et le professeur de langue. La dichotomie saussurienne langue/parole exprime le conflit fondamental existant entre le système et l'usage.

Cette dichotomie, dans la tradition saussurienne, est analysée comme une rupture, un divorce, et laisse penser que, dans les faits linguistiques, on peut reconnaître deux ordres de faits indépendants, quand bien même les seconds peuvent se greffer sur les premiers au cours du procès d'énonciation. La linguistique de la parole, la linguistique de l'énonciation reconnaît très largement ce point de vue.

## 2. Logique naturelle et esprit logique du locuteur

L'usager de la langue n'a pas le choix : il doit faire, « se débrouiller » avec ce que la « nature » lui donne, même si ce que cette « nature » lui offre est un « outil » mal commode, un système formel caractérisé par l'impropriété. Le procès de désignation apparaît comme un pari impossible et nécessaire, et l'adéquation du mot au référent, du langage au monde, comme un projet toujours avorté et toujours recommencé. Le conflit système/usage est alors posé en termes dialectiques. Un conflit dialectique est un conflit qui refuse — de s'arrêter à — la coupure, qui admet la solidarité, la simultanéité et la permanence des forces antagonistes.

Langue et locuteur, système et usage n'existent qu'ensemble et il n'y aurait aucun sens à poser l'un des termes sans poser l'autre. La thèse de l'impropriété fondamentale de la grammaire, de la dialectique système/usage ne relève pas d'un simple parti pris théorique : elle est éclairante pour l'enseignement des langues maternelles et étrangères.

En opposant le système et l'usage, le système au locuteur, nous distinguons du même coup la logique naturelle et la logique (l'exigence logique) de celui qui l'utilise. Cette distinction permet de comprendre les erreurs commises par les apprenants et d'appréhender les difficultés inhérentes au système.<sup>6</sup>

---

<sup>6</sup> Les erreurs, à partir de là, seront traitées pédagogiquement. Cette perspective a été ouverte très tôt, notamment par Henri Frei dans *La Grammaire des Fautes* (Paris: Geuthner et Genève: Kündig, 1929; réédition, Genève: Slatkine, 1971).

Il est trivial de répéter qu'en pédagogie des langues étrangères, on fait trop souvent « porter le chapeau » à l'interférence. Où que nous observions un corpus de fautes, nous remarquons que l'apprenant en particulier et le locuteur en général présentent une résistance « naturelle » et « quasi-congénitale » aux dispositions marque/valeur et forme/sens.

Ces disjonctions, souvent rattachées au principe d'économie et présentes dans toutes les langues naturelles, sont mal reçues par le locuteur qui, par rationalisme, accepte difficilement qu'une même fonction puisse être exercée par des unités différentes et vice versa. C'est ainsi que le locuteur tend à abandonner l'un des termes d'un morphème discontinu (le *ne* dans la négation *ne...pas*, par exemple), à pratiquer la redondance, le pléonasme dans les morphèmes amalgamés (cf. le maintien fréquent dans une proposition relative du pronom personnel. ex : *la chose qu'il s'en souvient*), ou avec des éléments lexicaux « multisémiques » (ex : *monter en haut, préférer plus...*).

Notre propos n'est pas, dans ces quelques pages, de faire l'inventaire de ces difficultés : il est simplement de montrer que le locuteur, dans ses performances linguistiques, manifeste les imperfections, les incohérences, les limites du système linguistique qu'il utilise, mais aussi le télescopage de ce système et de l'usage, télescopage pratiqué constamment et nécessairement au nom de la logique même. Cette exigence logique du locuteur ne peut que se heurter à la logique « naturelle » de la langue et vient poser des problèmes à l'enseignant dès lors que celui-ci tente de proposer une explication rationnelle à une règle grammaticale.

### 3. La compétence de communication

et la tentation du fonctionnalisme

Par *langage*, nous pouvons entendre *mode de représentation* ou encore *grammaire*; nous pouvons également comprendre *mode de fabrication*, *outil*. Le second aspect concerne le langage dès lors que celui-ci est abordé sous l'angle de l'écriture, un angle qui inclut l'orthographe mais qui ne s'y réduit pas et qui comprend tous les systèmes symboliques, tous les codes fabriqués par l'homme.

Le code se distingue du système de signes de la langue « naturelle » en ce qu'il est précisément fabriqué, qu'il est un produit industriel. Pour le code, l'explicitation — la fabrication — des règles précède l'utilisation; pour la langue, c'est l'inverse : les règles ne peuvent qu'être induites des phrases, des performances attestées.

Aux points de vue grammatical et technique s'en ajoute un troisième, sociologique celui-là. La langue est également une institution sociale, une procédure par laquelle l'homme affirme son identité, se spécifie dans le monde des hommes. En qualité d'être social, l'homme se doit à la fois de marquer sa différence et de s'inscrire au sein d'un groupe social. La réalité sociale est donc un univers dialectique où les notions d'individu et de société, d'individuel et d'universel, d'esprit de clocher et de force d'intercourse, de diglossie et de continuum, de *divergence* et de *convergence* sont à considérer non comme des réalités objectivables, mais comme des pôles. Ceci fait que nous avons toujours l'impression d'être assis entre deux chaises, d'être déchirés entre une soif de pureté, d'indépendance et un désir de communauté, d'échange.

Le langage, en tant que réalité sociale, en tant que composante de cette réalité<sup>7</sup> est concerné comme tous les faits sociaux par cette dialectique, par une dialectique qui ne peut être rompue sous peine de pathologie, de psychose (cf. la schizophrénie et la paranoïa). Une théorie sociologique de la communication est à inscrire dans cette perspective. La communication, ainsi, ne saurait se réduire à un échange candide. Elle est d'emblée conflictuelle et inclut le défi et le malentendu.<sup>8</sup>

Même si cela est dans son projet, le locuteur échange jamais tout, ne fait jamais comprendre la totalité des informations qu'il adresse. Une pédagogie réaliste de la communication doit tenir compte de cette donnée et se garder du positivisme. Même s'il est dans sa nature de privilégier le pôle du consensus, elle doit faire une place au besoin à dire spécifique de l'apprenant, notamment étranger.

Le refus de prendre en compte la personnalité de l'apprenant étranger, tout comme l'ignorance du malentendu dans échange verbal natif, ressortit à la même conception de la communication, conception que l'on ne peut taxer méthodologiquement de fonctionnaliste.<sup>9</sup> Dans l'analyse des faits sociaux, le

<sup>7</sup> La dimension sociale n'est pas ignorée, mais elle reste prisonnière d'un vieux schéma, du schéma déterministe du reflet. Ce schéma est à l'œuvre dans l'hypothèse dite Sapir-Whorf de l'anthropologie nord-américaine; il n'est pas absent de la linguistique développée en URSS « à la lumière du matérialisme historique », de la *Nouvelle Théorie du Langage* de Nicolas Marr. Sur cette question, on peut se reporter utilement à : B. Gardin et J.-B. Marcellesi, *Introduction à la Sociolinguistique* (Paris: Larousse, 1974).

<sup>8</sup> La définition de la langue comme instrument de communication reste partielle, voire trompeuse. Qu'on songe à l'apparition des langues, des idiomes dans la Bible. Les langues sont données aux hommes par Dieu à Babel, non pour les réunir, mais pour les diviser. D'où le sens du terme *babélisme*. La rationalité du *verlan* des banlieues françaises va dans le sens non de la communication, mais de l'affirmation du groupe, de la spécificité de celui-ci. Sociologiquement, la langue se caractérise par sa fonction démarcative ou identitaire. L'étymologie du terme *idiome* l'indique clairement.

<sup>9</sup> Réduisant la communication à un transfert d'information entre un émetteur et un récepteur, le schéma dit de la communication que nous devons à Jakobson peut être qualifié de « fonctionnaliste ». Les théoriciens actuels de la communication comme Yves Winkin ne manquent pas de le relever. Roman Jakobson, *Essais de Linguistique Générale* (Paris: Minuit, t. 1, 1963). Y. Winkin (dir.), *La Nouvelle Communication* (Paris:

fonctionnalisme peut être simple candeur, mais il faut savoir que cette candeur cache inévitablement — que l'on en ait conscience ou pas — l'impérialisme. Que l'on se souvienne de tout ce qui a pu être écrit par des étrangers à propos des grandes méthodes d'apprentissage audio-visuelles, de *Voix et Images de France* par exemple.

Une précision s'impose toutefois : ces quelques lignes ne perdent pas de vue que la réalité sociale est dialectique. La dénonciation du fonctionnalisme, la reconnaissance de la divergence et du malentendu dans échange inter-individuel et interculturel<sup>10</sup> vont de pair avec la dénonciation de l'excès inverse.

Si, dans échange, il est normal qu'on exprime sa spécificité et affirme son identité, il est également normal qu'en même temps et dans ce même cadre, l'homme communique, partage, c'est-à-dire prenne chez l'autre et donne à l'autre. Ce qui est nécessaire et normal est l'équilibrage constant des deux processus antagonistes et simultanés de divergence et de convergence. Cet équilibrage est dit normal au sens clinique du terme, car la rupture de celui-ci relève de la pathologie.

Nous devons refuser de la même façon et la tentation fonctionnaliste, « impérialiste » (paranoïa) et son contraire, la tentation schizoïde. Cette dernière est plus menaçante dans un contexte historique de crispation nationaliste et culturelle. Au nom de l'intégrité, de l'identité, du combat contre l'aliénation culturelle, et selon le schéma classique du balancier, certaines méthodes d'apprentissage des langues étrangères commettent cet excès. Il est absurde de concevoir l'enseignement d'une langue étrangère en tenant compte de situations de communication exclusivement locales, nationales, dans un cadre où fonctionne déjà et autrement mieux la langue maternelle.

L'apprentissage d'une langue étrangère<sup>11</sup> est l'ouverture sur un monde, une civilisation, une culture étrangère. Pour la pédagogie des langues, la civilisation et l'interculturel ne sont donc pas des planètes martiennes qu'on peut à souhait,

---

Seuil, 1981), et plus récemment *Anthropologie de la communication* (Liège: De Boeck, 1996).

<sup>10</sup> On pourra lire à propos de la problématique multiculturelle l'excellente étude d'Andréa Semprini qui confronte le « Politiquement correct » (*Politically Correct*, ou PC) et à la théorie du langage aux États-Unis, in *Le Multiculturalisme* (P.U.F., 1997; « Que sais-je? ») chapitre 3, pp. 42–56.

<sup>11</sup> On pourra lire — à l'occasion — une réflexion intéressante de Jean-Marie Prieur basée sur une expérience de l'enseignement du FLE qui traite de la question du « rapport à l'autre langue », rejoignant sur le plan théorique les positions philosophiques développées par Bakhtine, et plus précisément celle d'une « conscience relativisée du langage », « Une ethnographie d'occasion. Quelques aspects de la classe de langue étrangère et du rapport à l'autre langue », in *Travaux de Didactique du Français Langue Étrangère*, n° 17 (CFP: Université Paul Valéry– Montpellier III, 1987).

selon le désir du méthodologue, ajouter ou retrancher de la pédagogie de la communication. Civilisation et interculturel ne constituent que des appellations génériques et vulgaires de la communication. Le droit à la différence et l'affirmation de identité ne se confondent donc pas avec le repli sur soi.

4. Les composantes de la compétence de communication:

sémiotique du langage ordinaire<sup>12</sup>

Il ne suffit pas de situer la **compétence communicative**, de distinguer celle-ci de la compétence grammaticale; il ne suffit pas non plus de poser cette compétence en termes dialectiques. Encore faut-il aller plus loin et cerner ses composantes. Si la sociologie est la science générale des échanges institués et si la sémiotique<sup>13</sup> peut être définie comme la science des échanges institués d'information, il apparaît que cette dernière comprend l'échange verbal, mais ne s'y réduit pas.

Dans l'appellation sémiotique du *langage ordinaire*, la notion de *langage* doit être entendue au sens large du terme, doit comprendre tous les systèmes et codes régis par une convention dont nous nous servons pour communiquer. C'est ainsi que nous pouvons décomposer la compétence de communication de la façon suivante :

4.1. **Une compétence verbale** (ou *sociolinguistique*) qui impose au locuteur de produire des phrases non seulement grammaticales, mais encore acceptables au regard du sens commun. C'est toute la différence qui sépare un énoncé tel que *Le silence vertébral indispose la voile licite* et ceux que nous entendons et émettons quotidiennement en situation de communication. Cette compétence prend en compte non seulement le niveau premier, le niveau grammatical, ce niveau que les linguistes appellent *segmental*, mais encore le niveau *suprasegmental*, l'intonation expressive.<sup>14</sup>

---

<sup>12</sup> « Langage ordinaire » au sens que le philosophe-pragmaticien Austin donne à ce terme, à savoir le langage quotidien, *in vivo*, en contexte situationnel. Le « langage ordinaire » d'Austin s'oppose aux énoncés des logiciens. J.L. Austin, *How to do Things with Words* (Oxford: University Press; trad. fr. *Quand dire, c'est faire* Paris: Seuil, 1970).

<sup>13</sup> Nous préférons *sémiotique* à *sémiologie*, dans la mesure où la tradition sémiologique issue de Saussure tend à accorder le primat au linguistique, à privilégier le code linguistique. Roland Barthes écrit : « L'homme est condamné au langage articulé et aucune entreprise ne peut l'ignorer. Il faut donc peut-être renverser la formulation de Saussure et affirmer que c'est la sémiologie qui est une partie de la linguistique ». (*Le Système de la mode*, Paris: Seuil, 1967: avant-propos).

<sup>14</sup> Voir I. Fonagy, *La Vive Voix: Essais de Psycho-Phonétique* (Paris: Payot, 1983).

4.2. *Une compétence scripturale ou technique*<sup>15</sup> qui est prévisible dès lors qu'il est posé que le langage est d'une part médiation logique, est grammaire; d'autre part médiation technique ou ergologique, comme outil de signalisation, écriture au sens large. La compétence technique que nous trouvons sur le plan de la sémiotique du langage ordinaire est plus précisément compétence sociotechnique, c'est-à-dire incidence sur le plan social de la compétence technique et de la compétence logique en propre. L'argumentation est certes théorisante, mais elle explique que l'homme possède des conventions symboliques qui instituent des échanges techniques d'informations par écriture, c'est-à-dire l'orthographe, le dessin, le graphisme, et même certains codes gestuels artificiels et professionnels.<sup>16</sup>

Avec le problème de l'écriture, sous peine de tout confondre, il convient de bien distinguer ce qui est noté, mis en forme (et qui peut être du grammatical); la procédure même, le principe de la notation (l'écriture au sens ergologique, au sens propre du terme); et la valeur conventionnelle du produit dans la communication. La compétence technique analysée sous l'angle de la sémiotique du langage ordinaire ne ressortit qu'au troisième aspect.

4.3. *Une compétence kinésique*<sup>17</sup> qui est flagrante dans la quasi totalité des situations de communication orales, prend en compte le fait que, pour communiquer, nous nous servons aussi des gestes, des postures, des mimiques faciales. Cette compétence kinésique est elle-même décomposable et nous pouvons, à titre d'introduction au problème, reconnaître sommairement :<sup>18</sup>

— *Une compétence déictique* qui nous permet de montrer, de renvoyer à un référent animé ou non animé, humain ou non humain, concret ou abstrait

<sup>15</sup> Plus explicite que *technique, scriptural* a le tort d'être trop restrictif. L'homme sait en effet fabriquer des codes, des systèmes de signalisation autres que scripturaux.

<sup>16</sup> Ex : le code gestuel des plongeurs sous-marins et plus généralement tous les codes gestuels propres à une profession (pompiers, bookmakers, mareyeurs etc.).

<sup>17</sup> La kinésique ou mimo-gestualité co-verbale est un domaine qui a été soumis pour la première fois à une analyse scientifique par l'américain Birdwhistell. Difficile d'accès, on peut néanmoins se reporter à R. L. Birdwhistell, *Kinesic and context. Essays on Body Motion Communication* (Philadelphia: University of Pennsylvania Press, 1970). Yves Winkin (dir.), *La Nouvelle Communication* (Paris: Seuil, 1981).

<sup>18</sup> La typologie des gestes que nous proposons ici se veut simple et recherche une articulation avec le langage verbal. D'autres typologies existent. Voir à ce sujet notamment Desmond Morris, *La Clé des Gestes* (trad. française, Paris: Grasset, 1978). Jacques Cosnier, *Gestes et stratégie conversationnelle* (Lyon: P.U.L., 1978). Autres références bibliographiques à orientation didactique : Wylie et Stafford, *Les Beaux Gestes: A guide to French body talk* (Cambridge: Undergraduate Press, 1977). Geneviève Calbris, « Étude des expressions mimiques conventionnelles françaises dans le cadre d'une communication non verbale », *Semiotica* 29-3/4 (1980): 245-346.

que nous ne nommons pas explicitement. Pour prendre la situation de classe, nous voyons fonctionner cette compétence mimo-gestuelle déictique quand le professeur pose la question « *Qu'est-ce que c'est que ça ?* » en montrant du doigt un objet ou une représentation iconique, ou s'adresse à un élève en accompagnant le mot « *toi* » d'un mouvement de l'index. La déixis est un domaine largement utilisé par la sémiotique du langage ordinaire et constitue l'un des points de rencontre obligés du verbal et du kinésique.<sup>19</sup> Le geste déictique est à la kinésique ce que le pronom est à la grammaire.

- **une compétence picto-kinémimique** qui consiste à révéler un référent en évoquant gestuellement les qualités formelles de celui-ci, ou l'action effectuée avec ou par celui-ci. Qui n'a jamais dit, par exemple, « *Ferme-le...* » pour « *Ferme le robinet* », en s'aidant pour faire malgré tout passer l'information d'un mouvement de rotation de la main, ou ne se souvient pas du geste qui apparaît dans la situation où se trouve émis « *Passe-moi-le...* » pour « *Passe-moi le tire-bouchon* » ? Si elle n'est pas verbale, la compétence picto-kinémimique a cependant partie liée avec le verbe, le langage verbal. Elle permet en effet de contourner la difficulté de verbalisation, les difficultés de sélection lexicale, pour être précis que nous rencontrons quotidiennement.<sup>20</sup>
- **une compétence prédicative** que nous manifestons quand, par exemple, nous adressons un geste ou une mimique pour insulter, ou effectuons le signe de la victoire, etc. Dans la bibliographie spécialisée, ces gestes sont appelés emblèmes. De *La Clé des Gestes* de Desmond Morris aux *Beaux Gestes* de Wylie et Stafford, les ouvrages de référence ne manquent pas (cf. note 15). Il est remarquable que le dernier cité s'adresse explicitement aux professeurs de langue. La gestualité prédicative qui peut sembler la plus autonome, la plus indépendante, n'est pas sans point commun avec le langage.

<sup>19</sup> Une petite remarque théorique en passant : quand on traite l'anaphore comme un fait strictement linguistique, quand, pour être plus précis, on qualifie de déictique indiciel tout pronom n'ayant pas d'*antécédent* — au sens que la grammaire traditionnelle donne à ce terme — on passe à côté de l'essentiel. Le contexte sémiotique ne s'arrête pas au seul contexte textuel et, dans l'approche de la communication, il n'y a aucune raison de privilégier un *ci-dessus* par rapport à un *ci-contre*, ou à nombre de *ça*.

<sup>20</sup> Cf. Jean-Emmanuel Le Bray, « Quand le mot manque... », *Anthobelc* (Paris: BELC) n° 5: 82.

On peut parler à ce niveau d'unités holophrastiques ou d'entités informatives non décomposables; on peut d'autre part faire observer que, dans la syntaxe de l'oral spontané, syntaxe où les énoncés respectent rarement le modèle académique de la phrase et sont construits le plus souvent sur le modèle *Thème, Propos* (*Thème* : ce dont on parle ; *Propos* : ce qu'on en dit) ou *Propos, Thème*, l'énoncé peut-être « lacunaire », peut n'être que partiellement verbalisé, peut laisser jouer la fonction prédicative au geste. Ainsi à l'oral je peux indifféremment réaliser « *Mes mains, elles sont sales* », « *Elles sont sales, mes mains* », ou « *Mes mains* » + (*moue de dégoût*).

L'observation du langage ordinaire oblige au constat suivant : la mimogestualité expressive ou co-verbale présente un rendement extrêmement important et entretient des rapports très intimes avec le langage verbal, rapports qui peuvent être de redondance, d'alternance, de complémentarité et même de contradiction (cf. le discours ironique, par exemple). Le balisage du champ sémiotique ne serait pas complet, si nous ne tenions pas compte d'un quatrième type de compétence communicative.

**4.4. Une compétence proxémique** qui nous permet de comprendre ou de produire des informations dans et par l'utilisation de l'espace. La proxémique, en tant que discipline, nous vient de E. T. Hall<sup>21</sup> et constitue aujourd'hui un domaine sémiotique moins développé<sup>22</sup> que les précédents.

L'appropriation de l'espace en situation de communication n'est pas naïve : elle oblige à des relations soit de défiance, soit de confiance. L'organisation de ces relations est réglée par la convention sociale et, de ce fait, comme le langage, présente un caractère idiomatique, culturel. L'aménagement de l'espace, des lieux « publics » fabriqués par l'homme, se trouve donc être non pas tant une affaire de goût personnel, individuel, qu'une affaire de convention sociale, et nous communiquons dans ces lieux, souvent organisés pour l'échange, en tenant compte de la disposition de l'espace et de l'occupation de celui-ci par ses partenaires.<sup>23</sup>

<sup>21</sup> E. T. Hall, *La dimension Cachée* (trad. française Paris: Seuil, Coll. Points, 1979); *Le Langage Silencieux* (trad. française, Paris:, Mame, 1973).

<sup>22</sup> A noter toutefois qu'il existe des travaux de sémiotique topologique (Voir par exemple M. Hammad « La privatisation de l'espace » *Nouveaux Actes Sémiotiques* (P.U.L.I.M.), n° 4-5, 1989; A. Semprini « Métro, réseau, ville : essai de sémiotique topologique », *Nouveaux Actes Sémiotiques* n° 8 (1990), dont les implications intéressent certains secteurs d'activités (transports urbains, aménagements du territoire...).

<sup>23</sup> Une véritable leçon de proxémique nous est proposée dans le film de Charles Chaplin *The Great Dictator*. Voir, plus précisément, les séquences consacrées à la réception de Napoloni par Heinkel. Une autre pourrait prendre appui sur une publicité télévisée pour un déodorant. Une jeune femme moderne et parisienne

Pour conclure sur ce point, la compétence de communication doit être considérée comme une compétence multimédia, polyphonique<sup>24</sup> en quelque sorte. Il faut cesser à ce niveau de voir la communication avec les yeux du linguiste ; il faut se débarrasser de tout logocentrisme, idéologie perceptible quant tout ce qui n'est pas linguistique, segmental, se trouve rejeté et regroupé pêle-mêle dans une nébuleuse appelée extra ou para-linguistique.

Si nous voulons aborder efficacement la globalité sociale du langage, nous devons délibérément penser en terme de sémiotique ; de sémiotique du langage ordinaire et refuser toute hiérarchie entre les compétences également constitutives de la compétence globale de communication, entre les compétences verbales, techniques, kinésiques et proxémiques.

Si, après avoir posé le fait de grammaire et le fait d'écriture, nous avons largement développé les composantes du fait sémiotique, nous n'avons pas pour autant « *tout* » dit du langage et, plus précisément, nous n'avons encore rien dit d'une quatrième dimension, d'une quatrième médiation, nous n'avons pas encore abordé le discours.

##### 5. De la compétence de communication à la stratégie discursive.

Au fait social travaillé par la dialectique *divergence/convergence* s'ajoute le fait moral ou axiologique, travaillé, quant à lui, par une dialectique spécifique, une dialectique qui, pour le langage, peut être rendue par les concepts de *réticence* et d'*allégorie*. Ces concepts sont repris de la *Théorie de la médiation* de Jean Gagnepain,<sup>25</sup> théorie qui inspire les présentes pages. Alors qu'en qualité de fait social il balance constamment entre le malentendu et le consensus, le langage en tant que fait axiologique, se trouve traversé, contrôlé par un système d'interdits, se trouve castré, auto-castré. Le discours, ainsi, ne dit jamais directement et pour reprendre une formule déjà entendue *signifie toujours autre chose que ce qu'il a dit*.

---

reconnait la présence de l'homme qu'elle aime en ouvrant le courrier que celui-ci vient de lui adresser d'Afrique et qu'il a scellé en utilisant son déodorant « à large stick ». Outre qu'elle renvoie à des clichés (cf. la femme qui affiche sa modernité par ses responsabilités professionnelles et l'homme qui affirme sa virilité en jouant ou le Robert Redford de *Out of Africa*, ou le baroudeur des rallyes africains), cette publicité révèle le caractère fondamental de la culture. La culture est négation dialectique de la nature. La nature voudrait qu'on identifie son partenaire à l'odeur naturelle de celui-ci, à l'odeur de son corps, notamment de sa transpiration. Mais la culture répugne à cette identité naturelle, mais en lui substituant une autre qui peut devenir l'empreinte identitaire de son utilisateur. La gestion culturelle des odeurs est l'un des modes de manifestation de la proxémique.

<sup>24</sup> Cf. Winkin, op. cit.

<sup>25</sup> Jean Gagnepain, *Du Vouloir-Dire, Traité d'Épistémologie des Sciences Humaines*, Tome 1 : *Du Signe, de l'outil* et Tome 2 : *De la Personne, de la Norme*, Pergamon, 1982, réédition Bruxelles: de Boeck, 1993.

Le locuteur, comme être moral, doit être pudique et doit frustrer son désir. En même temps, il dit quand même mais autrement. Le désir est castré par l'interdit et l'interdit, lui-même, est transgressé, contourné par le vouloir. Réticence et allégorie apparaissent comme les pôles dialectiques constitutifs du discours.

Contrairement à la linguistique générale et à la sociologie de la communication, la psychanalyse a largement exploré ce domaine avec, notamment, les concepts de *latent* et de *manifeste*. La reconnaissance de cette dimension axiologique conduit à poser le caractère obligatoirement complexe des problématiques du sens et de la signification, des problématiques qui ne peuvent être épuisées ni par une théorie linguistique du signe, ni par une approche sociolinguistique.

Au-delà de l'impropriété fondamentale de la grammaire et du malentendu persistant dans la communication, il y a encore et surtout que le langage comme discours ne dit pas directement et échappe aux marques qu'il manifeste. Nous avons ici à nous garder d'un nouveau démon, celui du vérisme. Le discours implique le présupposé, l'implicite et le non dit. Mais ces notions ne sont pas équivalentes.

Poser que le langage ne dit pas explicitement tout, revient à reconnaître que les locuteurs peuvent économiser l'explicitation de certaines informations, quand celles-ci sont connues ou évidentes pour les partenaires dans la situation de communication. Quand on parle, économie et efficacité obligent, on évite en quelque sorte de « remonter au déluge », on tient un certain nombre d'informations pour acquises ou prérequis. Nous touchons ici ce que les linguistes appellent la situation, notion qui, comme celle de contexte, doit être inscrite dans la sociologie de la communication.

La non transparence du discours n'a rien à voir avec l'implicite et le présupposé situationnel, domaine où les maillons qui semblent manquer peuvent toujours être répertoriés par une analyse socio-historique.

Prenons un exemple. Quand je me réfère au soda au gingembre commercialisé sous le nom de *Canada Dry*, selon que je suis américain ou non, familier ou non de la civilisation et de la langue américaines, je peux comprendre ou ne pas comprendre tout l'implicite véhiculé par cette appellation. Je peux, si j'ai eu l'occasion de subir le matraquage publicitaire organisé pour le lancement et la promotion de ce produit, ou sourire, ou m'étonner du choix des « spots »

publicitaires, lesquels reprennent le thème du contrôle policier anti-alcool et souvent proposent un « remake » de la célèbre série de télévision *Les Incorruptibles*, de la guerre que se livraient dans les années vingt les fédéraux et les gangsters à Chicago.

Selon que je sais ou ignore l'histoire de la prohibition de l'alcool aux USA (avec le rôle central joué par les gangsters, organisant, à partir de Chicago, le commerce illégal de l'alcool produit au Canada) et le sens du mot *dry* (qui signifie selon le contexte ou *corsé* ou *sans* — ex. : *Dry city* : ville où le commerce de l'alcool est interdit) — je saisis ou ne saisis pas le clin d'œil qu'il y a dans l'appellation *Canada Dry*. Comme son nom l'indique bien et contrairement à ce qu'il pourrait signifier à première vue, *Canada Dry*, ça pourrait être de l'alcool (cf. *Canada*), mais ce n'est pas de l'alcool (cf. *Dry*). Nous n'avons fait ici que pasticher l'un des slogans publicitaires utilisés pour la promotion commerciale du produit *Canada Dry* (« ça ressemble à de l'alcool, mais ce n'est pas de l'alcool »).

Il n'y a rien de discursif à ce niveau, au sens axiologique du terme. Il n'y a que de la civilisation comme on dit vulgairement, que de la sociologie. Tous les paramètres sont inventoriés. Autrement dit, et pour le plaisir du jeu de mots, le présupposé et l'implicite, ça peut ressembler à du discursif, mais ce n'est pas du discursif. Le discursif commence là où la présupposition devient simple supposition, simple hypothèse, à partir du moment où nous posons et recherchons l'inconscient et le non dit du manifeste. Et ce n'est pas un hasard si nous pensons tout de suite, à propos du discursif, au discours de la séduction.

Devons-nous et pouvons-nous pour autant parler d'une compétence spécifique, de compétence discursive ? A en croire certains auteurs qui proposent des manuels du genre « Comment être à l'aise ? » ou « Comment être irrésistible ? », il semblerait que oui, mais, à y regarder de plus près, nous notons qu'il ne s'agit que de manuels de recettes destinés à des « clients » toujours malheureux, « clients » qui, le jour où ils utilisent ces recettes, restent malheureux et prennent de plus le risque du ridicule, du fait de l'artifice et de la transparence des procédés, des stratégies appliqués.

Ces manuels ne peuvent finalement fonctionner qu'avec un pervers, lequel peut s'offrir le luxe, par exemple, de réussir à séduire, manuel de la séduction à la main et à découvert. Le pervers auquel nous faisons allusion n'est pas sans rappeler le dandy qui cultive le paraître et se sert de l'exhibition, de (l'illusion de) la

transparence comme d'un masque. S'il n'y a pas à proprement parler de recettes efficaces, il n'y a pas non plus de compétence discursive dans le sens que les pédagogues donnent à ce terme. Même s'il est omniprésent dans l'activité linguistique, dans le comportement verbal, le discursif ne constitue pas un objet d'enseignement.

Ceci explique que nous préférons parler de *stratégie discursive*, mais ne signifie pas que la pédagogie des langues n'ait pas à prendre en compte cette dimension. Elle doit, à cet effet prévoir dans le cours de langue et le lieu et l'espace nécessaires à l'expression de cette stratégie discursive. Elle se manifestera d'autant mieux que nous ne répéterons pas les excès des méthodes d'enseignement structurales (par trop mécanistes, béhavioristes) et que nous nous garderons de concevoir les nouvelles approches pédagogiques, celle dite communicative notamment, de façon trop rigide, que nous éviterons le piège du fonctionnalisme. La créativité doit sur ce terrain avoir une place importante.

#### 6. Compétence linguistique et/ou compétence communicative en didactique des langues

La notion de compétence de communication arrive en didactique des langues à partir de la sociolinguistique américaine, à partir de la critique faite par Dell Hymes de la notion de compétence linguistique développée par Chomsky.<sup>26</sup>

Selon Hymes (1984: 120), « la notion de compétence de communication trouve son origine dans la convergence de deux courants distincts : la grammaire générative transformationnelle et l'ethnographie de la communication; le point commun étant une prise en considération des capacités des utilisateurs d'une langue ». Calquée volontairement sur la notion de compétence linguistique de Chomsky, le concept de Hymes s'y oppose dans la mesure où il est défini non pas comme un système de règles grammaticales, intériorisé par le sujet parlant (idéal) et lui permettant d'émettre et de comprendre un nombre indéfini de phrases, mais comme la connaissance, le plus souvent implicite, des règles psychologiques sociales et culturelles qui régissent des échanges langagiers dans les cadres sociaux d'une communauté donnée. Il suppose qu'il est « possible de trouver des

---

<sup>26</sup> Dell Hymes, "On Communicative Competence", in Pride and Holmes (eds.), *Sociolinguistics* (Londres: Penguin, 1972): 269–293; *Vers la Compétence de Communication* (trad. française, Paris: Hatier, Coll. LAL, 1984).

constantes dans le vaste domaine que Saussure et Chomsky avaient exclu de leur champ, celui de la parole ou de la performance » (Besse 1980: 41).

L'acquisition d'une compétence de communication par un apprenant d'une langue étrangère lui permet en effet de savoir « quand parler, quand ne pas parler, et aussi de quoi parler, avec qui, à quel moment, ou de quelle manière » (Hymes 1984: 74).

En d'autres termes, l'apprenant qui acquiert cette compétence « devient à même de réaliser un répertoire d'acte de parole, (ou de langage) de prendre part à des événements de parole et d'évaluer la façon dont les autres accomplissent ces actions ».

Hymes ne manque pas de relever les multiples acceptions du terme selon les auteurs. La compétence de communication peut être définie comme une « compétence linguistique élargie », ou comme une liste ouverte de (sous-)compétences. Il peut ainsi être question de compétences « poétique », « narrative », « productive », « socio-culturelle », « argumentaire », « sémiotique », etc. Et nous sommes loin d'avoir ici épuisé la liste disponible, une liste qui de toute façon pose une question fondamentale. Définition élargie ou inventaire, la communication apparaît comme un véritable fourre-tout.<sup>27</sup>

La notion de communication peut alors apparaître comme un terme générique synonyme de langage. La décomposition proposée par Saussure garantit la spécificité du concept de langue, mais n'interdit pas la remise en circulation de la notion attrape-tout de langage, une notion que d'aucuns croient avoir modernisée en lui substituant la notion de communication. Une telle attitude ressortit à notre avis à un contresens épistémologique, contresens néanmoins compréhensible dès lors que nous rencontrons la réalité dans sa complexité.

Comment rendre compte d'un objet aussi complexe que le langage ? Il faut à la fois poser la nécessité de la décomposition, de l'identification de traits spécifiques, et reconnaître que la réalité concrète est (con-) fusion de ces traits. Le langage comme objet global n'est pas réductible à un principe unique. Le langage est analysable comme grammaire (représentation, ou langage au sens étroit du

---

<sup>27</sup> La remarque est déjà présente chez Winkin : « communication... un terme irritant... un invraisemblable fourre-tout, où l'on trouve des trains et des autobus, des télégraphes et des chaînes de télévision, des petits groupes de rencontre, des vases et des écluses et bien entendu une colonie de rats laveurs, puisque les animaux communiquent comme chacun sait depuis Lorenz, Tinbergen et von Frisch » op. cit. p. 13.

terme), outil (écriture), société (idiome, communication) et morale (norme, discours). La maîtrise du langage suppose quatre types de compétences.

Le chiffre quatre ne découle pas d'une décomposition arbitraire et prend appui sur la théorie de la médiation de Jean Gagnepain, théorie qui entend soumettre ses hypothèses à une vérification expérimentale, clinique en l'occurrence. La spécificité de l'humain est identifiable dans les dissociations sélectives que peut provoquer la pathologie, lors de lésions cérébrales (traumatismes, tumeurs, dégénérescences par diabète ou maladie d'Alzheimer etc.).

L'humain, dans ces pathologies,<sup>28</sup> est susceptible de perdre totalement ou partiellement la fonction linguistique (cf. les aphasies), la fonction technique (cf. les apraxies), la fonction sociales (cf. les psychoses) ou la fonction morale (cf. les névroses).

La *compétence linguistique* (ou grammaticale) correspond à cette capacité décrite par Chomsky, cette capacité à produire et comprendre un nombre illimité de phrases grammaticales. Le langage est ici faculté cognitive, intelligence, « signe », représentation. Le langage est ici celui des psychologues, des philosophes du langage et aussi des linguistes qui se réclament de la tradition saussurienne.

La *compétence de communication* est d'une autre nature, et pose la problématique du sujet, de son identité, de son rapport à l'autre, de son histoire. La compétence de communication est une problématique fondamentalement sociologique, quand bien même elle rencontre le langage.<sup>29</sup> Mais le langage n'est plus à ce niveau grammairal : il est idiome, un idiome qui s'ajoute à d'autres non verbaux.

#### Conclusion

S'entendre sur les notions de communication et de compétence communicative est aujourd'hui une nécessité aussi bien pour les linguistes que pour les didacticiens, mais ceci ne peut se faire sans un préalable épistémologique : la décomposition de ce « grand » objet qu'on désigne traditionnellement par le mot *langage*. Tel est le sens des pages ci-dessus où l'on peut retrouver d'une certaine manière, en filigrane, ce que certains linguistes appréhendent sous les notions de syntaxe, de

---

<sup>28</sup> Pathologies largement déterminées par la zone atteinte dans le cerveau (cf. la théorie des localisations).

<sup>29</sup> C'est ainsi que les troubles de la communication peuvent se rencontrer chez des sujets parfaitement compétents en grammaire, ne présentant aucun trouble aphasique. C'est le cas notamment pour ces « fous du langage », selon l'expression de Marina Yaguello, ces « fous » qui ne cessent d'inventer des langues, des idiomes, précisément pour ne pas communiquer (cf. la glossomanie du schizophrène).

sémantique et de pragmatique et ce qu’Austin désigne par les concepts de *locutoire*, *d’ilocutoire* et de *perlocutoire*. Dans la mesure où nous avons fait état — même discrètement — d’un quatrième type de compétence, de la compétence technique, de l’écriture, des écritures...

L’important — dans la question de l’apprentissage d’une langue étrangère (mais tout aussi bien dans l’apprentissage « technique » en général) — ce n’est pas tant de reconnaître les types de compétence en jeu, ou encore d’en « définir » le contenu (c’est ce que nous avons modestement tenté ici) - mais de construire en quelque sorte une problématique de la « compérialisation »,<sup>30</sup> encore faut-il évaluer les interférences possibles entre ces compétences, et surtout, ne pas oublier que la question en jeu est — en réalité — celle de la performance.

#### Indications bibliographiques

- Austin J.L., *How to do Things with Words*, Oxford University Press (trad. fr. *Quand dire, c’est faire*, Paris: Seuil, 1970).
- Barthes Roland, *Le Système de la mode*, Seuil, 1967.
- Benveniste E., *Problèmes de linguistique générale*, Paris: Gallimard, t. 1 : 1966 ; t. 2 : 1974; Tel (tome 1 1993 et tome 2 1994).
- Birdwhistell R. L., *Kinesic and context. Essays on Body Motion Communication* Philadelphia: University of Pennsylvania Press, 1970.
- Cosnier Jacques, *Gestes et stratégie conversationnelle* Lyon: P.U.L., 1978.
- Courtès J. et Greimas A.J., *Sémiotique, dictionnaire raisonné de la théorie du langage* Paris: Hachette, tome 1 : 1979 ; tome 2 : 1986.
- Fonagy, Ivan, *La Vive Voix. Essais de Psycho-Phonétique* Paris: Payot, 1983.
- Gagnepain, Jean, *Du Vouloir-Dire, Traité d’Épistémologie des Sciences Humaines* Tome 1 : *Du Signe, de l’outil* et Tome 2 : *De la Personne, de la Norme*, Pergamon, 1982, réédition Bruxelles.
- Gardin, B. et Marcellesi, J.-B. , *Introduction à la Sociolinguistique*, Paris: Larousse, 1974.
- Hall E. T., *Le langage silencieux*, trad. française, Paris: Mame, 1973.
- *La Dimension Cachée*, trad. française, Paris: Seuil, Coll « Points », 1979.
- Hymes, Dell, *Vers la Compétence de Communication*, trad. française, Paris: Hatier, Coll. « LAL », 1984.
- Jakobson, Roman, *Essais de Linguistique Générale*, Paris: Minuit, 1963.
- Kerbrat-Orecchioni, C., *L’énonciation de la subjectivité dans le langage*, A. Colin, 1980.
- *L’implicite*, A. Colin, 1986.
- Moeschler, J. et Reboul, A., *Dictionnaire encyclopédique de pragmatique*, Seuil, 1994.
- Morris, Desmond, *La Clé des Gestes*, trad. française, Paris: Grasset, 1978.

<sup>30</sup> Terme proposé par un ami sémioticien (W.J Carrasco), à propos du carré des modalités de compétence tel qu’il est proposé par A.J Greimas et J. Fontanille dans *La sémiotique des passions – Des états de choses aux états d’âme* (Seuil, 1991), et discuté d’ailleurs très récemment par J. Courtès in « L’énonciation en sémiotique » à paraître prochainement.

Palmer, Franck, *Grammar*, Harmondsworth: Penguin, 1975.

Saussure (de), Ferdinand, *Cours de Linguistique Générale*, Paris: Payot, 1973.

Semprini, Andréa, *Le Multiculturalisme*, P.U.F., Coll. « Que sais-je? » n° 3236, 1997.

Winkin, Yves (dir.), *La Nouvelle Communication*, Paris: Seuil, 1981.

Winkin, Yves, *Anthropologie de la communication*, Liège: De Boeck, 1996.

Wylie & Stafford, *Les Beaux Gestes. A guide to French body Talk*, Cambridge: Undergraduate Press, 1977.

Mansour Sayah  
Université de Toulouse-le Mirail